

Tout ce monde était de la meilleure humeur possible, si ce n'est MM. les charretiers qui faisaient comme toujours un tapage infernal, accompagné de vociférations assourdissantes.

Vous connaissez le lieu de l'hippodrome, ce beau terrain de la rivière Saint-Pierre où se réunissent, chaque année à pareille date, tous les sportsmen de cent lieues à la ronde. Il était couvert de peuple, mardi à une heure. Les stands étaient remplis de spectateurs, les voitures cachées par la foule qui les surmontait ; il n'y avait pas une élévation quelconque qui ne fut couverte de têtes humaines attendant avec anxiété le signal du départ des coursiers.

La présence de beaucoup de dames, mais pas autant que les années précédentes, donnait à la scène un air de fête et de gaieté parfaite.

On voyait circuler en face des galeries les différents membres du *Turf Club*, la cocarde bleue à l'oreille, montés sur de superbes chevaux. Tout à coup la cloche des directeurs de la course se fait entendre, la trompette sonne, les têtes s'agitent, ceux qui s'étaient éloignés reviennent prendre leurs places, la foule se presse, s'avance vers les galeries principales, le gamin crie hurra avant le temps et traverse la course en tout sens au grand mécontentement des hommes de police et des amateurs.

Mais voici les coursiers, cette fois. Voyez là-bas ces nobles bêtes aux membres souples et élégants, au corps fin, à l'œil brillant et animé, entourées de palefreniers attentifs et empressés. Ce sont eux : ce monsieur qui les examine avec un soin minutieux, c'est le propriétaire. Il veut s'assurer si sa bête est en ordre. Tout est bien. Un nouveau signal est donné : le jockey arrive avec son costume pittoresque et bigarré ; il ne pèse que le poids voulu par les règlements de la course, d'un bond il est en selle, fait faire trois ou quatre tours au cheval qu'il connaît bien, et va joindre ses rivaux un peu en deça du point de départ ; un signal se donne : Un ... deux... trois !... les chevaux s'élancent comme un éclair, ils se suivent, ils se touchent un moment, mais bientôt un ou deux prennent les devants. Maintenant regardez tous ces visages, voyez l'anxiété, l'inquiétude qui s'y peint ; ne dirait-on pas qu'il s'agit de quelque chose de bien sérieux, de bien important ; l'un est au désespoir, son cheval est distancé ; l'autre est rayonnant, son cheval favori, pour et sur qui il parie, est en tête, il va remporter le prix, bravo ! il arrive le premier au milieu des applaudissements de la foule ; les dames y agitent leurs mouchoirs, les hommes leurs chapeaux ; cela est ainsi jusqu'à la fin.

Si les courses de chevaux ont leur avantage et leur utilité, il faut avouer qu'elles ont aussi de grands inconvénients. Nous croyons qu'elles tendent à démoraliser la jeunesse. La manie des jeux de hasard et surtout celle de

parier fait des progrès effrayants depuis quelques années. Un jeune homme croit n'être pas du tout de bon ton, s'il ne parie pas ses 25 à 50 dollars au moins, sur l'issue d'une course de chevaux. C'est parfaitement ridicule de vouloir singer les grands seigneurs anglais, surtout quand on n'a pas le sou vaillant comme un grand nombre de nos sportsmen canadiens. Cependant, ça se voit tous les jours ; à ces dernières courses il y avait un grand nombre d'Américains qui font profession de jouer et de parier. Vous les connaissez à leur mine, on les appelle dans le monde des *black leg*, ce que nous traduisons librement en français, *gibier de potence*. C'est malheureux que la loi n'atteigne pas cette classe de criminels cent fois plus dangereux à la société que tous les félons qu'elle punit.

C'est bien le temps où Montréal a le plus d'amusements de toute espèce. Hier est entrée dans la ville en grande procession l'immense ménagerie attendue avec tant d'impatience. C'est vraiment une collection splendide de bêtes féroces. Le char principal de la ménagerie est trainé par quatre éléphants. Il y a deux chameaux, un lion, tigres, etc. Cette exhibition-là du moins est intéressante et vous profite. C'est le meilleur moyen d'apprendre aux enfants la zoologie en une leçon.

Nous attendons dans quelques jours De Beguis et Mme Pico qui a une belle réputation. Ces artistes doivent donner quelques soirées au théâtre de cette ville et chanter les plus beaux passages des opéras italiens.

La semaine prochaine doivent avoir lieu les jeux olympiques dont l'annonce paraît aujourd'hui dans nos colonnes. Il faut espérer que le public encouragera ces jeux qui sont si utiles à la jeunesse. Le programme est invitant. Nos jeunes canadiens vont lutter de souplesse, d'agilité et de force avec les étrangers. Un jeune monsieur de cette ville, M. Hughes doit marcher deux milles contre M. Boyd (the Northern Star) qui dernièrement à New-York a remporté le prix contre les meilleurs marcheurs du jour.

Benjamin Desroches, le célèbre coureur, qui l'hiver dernier, gagna la course des raquettes, distançant les autres coureurs de près d'un mille sur quatre, doit courir la semaine prochaine. Il est aussi question d'une course de 5 milles par des canadiens et des étrangers.

La lutte entre le Montréal et le Québec, est maintenant terminée, selon nous ; le Québec est sans contredit le plus rapide steamer de la rivière. On doit désirer seulement que les vaisseaux de l'opposition fassent leurs voyages régulièrement à l'avenir.

## FAITS DIVERS.

Nous nous sommes souvent élevés contre les procédés orientaux et contre les mœurs barbares que le gouvernement laisse s'introduire dans notre armée d'Afrique, non pas sans arrière-pensée peut-être. Si le sentiment pu-

blic de la France ne se prononce avec énergie contre les tendances qui se sont déjà manifestées par de trop déplorables excès, on finira par ébranler notre vieille réputation de générosité et porter une atteinte profonde à notre caractère national.

Il y a quelques jours à peine, sur la foi d'une correspondance qui mérite toute confiance, nous signalions les traitements atroces et illégaux auxquels avaient été soumis des condamnés militaires dans la province d'Oran. Nous avons demandé des explications au ministre sur ces faits vraiment incroyables, et qui rappellent les tortures usitées dans le moyen-âge ; il a gardé le silence. Aujourd'hui, c'est l'*Akhbar*, journal rédigé sous les inspirations du gouverneur-général, qui nous apporte le récit affreux dont nous donnons ci-après le texte entier. Nous désirons vivement savoir si le gouvernement accepte la responsabilité de pareilles horreurs. Voici ce qu'on lit dans l'*Akhbar* :

"Il vient d'arriver dans le Dahra un de ces terribles événements qui contristent profondément ceux qui en ont été témoins, même lorsqu'ils en ont compris l'affreuse nécessité, et qu'ils ont le droit de proclamer que rien n'a été négligé de tout ce qui pouvait prévenir une catastrophe. Vous savez que des corps commandés par les colonels Pélissier, de St. Arnaud et de l'Amirault, combinent leurs opérations dans l'ouest.

"M. le colonel Pélissier s'occupait à poursuivre les Ouled-Riah, tribu qui n'a jamais été soumise, parce que le pays qu'elle habite renferme d'immenses cavernes, véritables labyrinthes, où ce serait le comble de la folie d'essayer d'engager des troupes assaillantes. Les Ouled-Riah, se voyant serrés de trop près, coururent à leur refuge habituel. Ceci arriva le 18 juin dans la matinée.

"Après avoir cerné les grottes, on fabrique quelques fascines que l'on enflamme et que l'on jette ensuite devant l'entrée des grottes. Après cette démonstration faite pour indiquer à ces gens qu'on pouvait tous les asphyxier dans leurs cavernes, le colonel leur fit jeter des lettres où on leur offrait la vie et la liberté s'ils consentaient à rendre leurs armes et leurs chevaux. Ils refusèrent d'abord, puis ensuite ils répondirent qu'ils feroient ce qu'on leurs demandait si l'armée française était préalablement éloignée. On recommença à jeter des fascines enflammées ; alors un grand tumulte s'éleva dans ces grottes : on sut plus tard qu'on y délibérait sur le parti à prendre, et que les uns demandaient à se soumettre, tandis que les autres s'y refusèrent avec opiniâtreté. Ces derniers l'emportèrent ; cependant, quelques-uns des dissidents s'échappèrent de temps à autre.

"Le colonel Pélissier voulant sauver ce qui restait dans les grottes, leur envoya des Arabes pour les exhorter à se rendre ; les Ouled-Riah refusèrent de le faire. Quelques femmes, qui ne partageaient pas le fanatisme sauvage de ces malheureux, essayèrent de s'enfuir, mais leurs parents et leurs maris firent eux-mêmes feu sur elles pour les empêcher de se soustraire au martyre qu'ils avaient résolu de souffrir.

"Une dernière fois, M. le colonel Pélissier fit suspendre le jet des fascines pour envoyer dans les cavernes un parlementaire français : celui-ci, accueilli par une fusillade, dut se retirer sans avoir rempli sa mission. Ces différentes phases de la catastrophe avaient duré jusque dans la nuit du 19 juin. Alors, à bout de patience et n'espérant pas pouvoir réduire autrement des fanatiques dont l'insoumission orgueilleuse était une instigation permanente à la révolte et qui étaient le noyau perpétuel des insurrections du Dahra, on rendit au feu toute son intensité.

"Pendant long-temps, les cris des malheureux que la fumée allait étouffer retentirent douloureusement à nos oreilles ; puis on n'entendit plus rien que le pétilement des bois verts qui formaient les fascines. Ce silence funèbre en disait assez. On entra : 500 cadavres étaient étendus çà et là dans les cavernes. On envoya visiter les grottes et sauver ceux qui respiraient encore : on ne put en